

Présentation

« Il faut parler de nos montagnes... personne jusqu'ici ne l'a fait. » C'est naturellement auprès de George Sand que François Buloz, savoyard né à Vulbens le 20 septembre 1803 et de retour au pays à Ronjoux dans une belle propriété, manifeste ce désir qui lui tient particulièrement à cœur. La brouille homérique de seize ans qui sépara de 1841 à 1857 la romancière berrichonne du directeur de *La Revue des Deux Mondes* est maintenant surmontée. En cette année 1861, George Sand effectue en Provence un séjour du 19 février au 29 mai, dont le fruit littéraire sera le roman *Tamaris*. Sur le chemin du retour pour retrouver son cher Nohant, elle effectuera un «crochet» de Lyon à Chambéry, par le chemin de fer, trouvant ainsi l'occasion d'honorer les invitations répétées de Buloz. En compagnie de son «secrétaire intime» Manceau et de sa servante Marie, George Sand séjourne à l'Hôtel de France à Chambéry. Dès le vendredi 31 mai, George Sand et ses « deux acolytes » vont rayonner autour de Chambéry, à la cascade de Jacob, aux Charmettes sur les traces de Jean-Jacques Rousseau, et à Lemenc, sur les hauteurs de Chambéry, dont l'église abrite le tombeau de Madame de Warens.

Le samedi 1^{er} juin, sous une pluie battante, George Sand et Manceau arrivent à midi et demi à la propriété de Buloz à Ronjoux, à l'ouest de Chambéry, sur la route qui conduit de La Motte-Servolex à Saint-Sulpice. Le dimanche 2 juin, François Buloz, qui arrive de Paris en compagnie de son fils Louis, rejoint George Sand à Chambéry où il déjeune. La romancière profite de la matinée pour visiter le palais du gouvernement, avant de partir pour Ronjoux. Malgré la pluie, tous montent jusqu'au premier hameau de la montagne Saint Sulpice, et terminent la journée par la visite du château de La Motte, propriété du marquis Costa de Beauregard (absent ce jour-là), riche propriétaire terrien. Le lundi 3 juin George Sand et Manceau retournent aux Charmettes. La romancière en profite pour biffer les deux lignes qu'elle avait écrites sur le Livre d'or, où prédominent les insanités injurieuses ou les maladresses prudhommesques des visiteurs. George Sand réécrit simplement son nom, à la date du 2 juin (erronée, l'*Agenda* confirme le 3 juin). Manceau

dessine (intérieur de la maison et paysage), George Sand également, dont on connaît les talents de dessinatrice et de peintre (un dessin de l'intérieur, au crayon «Les Charmettes, juin 1861» et une lithographie en couleurs figurent dans l'album de 53 dessins de George Sand que constituera son fils Maurice).

Enfin le mardi 4 juin George Sand, Manceau et Marie partent, à 11 heures, pour Hautecombe. Ils prennent « un batelet si petit et si frêle que ça fait trembler » et deux jeunes bateliers à Aix-les-Bains, pour traverser le lac du Bourget. Après la visite de l'Abbaye, le retour a lieu, toujours en bateau, avec arrêt au château de Bourdeau (« endroit délicieux »). Après le débarquement à Aix, ils effectuent un tour de ville (« ville d'hôtels, de restaurants, de cafés et de bastringues-aristo nous voyons la façade du casino »), avant de regagner Chambéry à sept heures. Ce sera la seule venue de George Sand à Aix-les-Bains, où elle n'a donc jamais passé la nuit. Les lieux découverts en une seule journée lors de ce périple sur et autour du lac du Bourget rythmeront les allées et venues des personnages de *Mademoiselle La Quintinie*, dont ils structureront géographiquement l'intrigue.

Lorsque George Sand voyage, elle engrange ainsi, par la plume et le crayon, observations et croquis sur les paysages traversés, qu'elle intégrera le moment venu dans un nouveau roman. Un personnage truculent, une situation frappante, un site remarquable, une simple chanson ou une humble fleur suffisent à « donner le branle » à la création romanesque. George Sand a consigné ses impressions de voyage dans un *Carnet* (conservé à la Bibliothèque nationale sous la cote N.a.fr. 13656) qui développe les notations plus succinctes des *Agendas* régulièrement tenus par Manceau depuis le 25 janvier 1852. Elle y rédige par exemple, de manière déjà élaborée, le portrait d'un général observé d'un œil amusé à Lyon, dans la salle à manger de son hôtel, la veille du départ pour Chambéry. Ce personnage haut en couleurs nourrira le portrait caricatural du général La Quintinie, père de l'héroïne Lucie dans le (long) roman *Mademoiselle La Quintinie*, que George Sand situera en Savoie sur les lieux du (court) périple savoyard du printemps 1861.

George Sand est revenue « enchantée de la Savoie ». Sa correspondance en témoigne, dont on peut savourer quelques échantillons. « Ce sont les âpres beautés de la Provence avec la verdure normande et les jolies constructions suisses. » (À Charles Poncy, 5 juin 1861). « C'est une grande jouissance que d'être aux premières loges du beau théâtre de la nature J'en ai pris une bonne goulée en Savoie. » (À Maurice Dudevant-Sand, 8 juin 1861). « ... la Savoie..., recouverte de la plus belle végétation

du monde, a pris des airs de paradis terrestre. » (À Sainte-Beuve, 8 juin 1861). « La Savoie de Chambéry, un paradis ! » (À Alexandre Dumas fils, 8 juin 1861). « C'est fort cher, mais quel pays ! quels arbres, quelles montagnes, et les beaux petits lacs ! » (À Pauline Villot, 11 juin 1861). « Ah ! que c'est beau cette Savoie !... J'ai vu des sites admirables, montagnes, cascades, lacs et j'ai été deux fois aux Charmettes, qui m'ont beaucoup impressionnée. » (À Émile Aucante, 18 juin 1861). « Je pense fort aux Charmettes, à la Savoie que j'adore... et à la délicieuse cascade où je leur ai dit adieu. » (À François Buloz, 19 juin 1861). Il s'agit de la cascade de Coux, célébrée par Rousseau, où George Sand situera un épisode très romantique de *Mademoiselle La Quintinie*. Un cadre géographique enchanteur est prêt à accueillir les héros d'une intrigue romanesque encore à élaborer.

Le samedi 19 avril 1862, George Sand indique sur son *Agenda* : « Je commence mon roman *du général*, je fais 30 pages. » On voit bien qu'elle utilise le portrait déjà en forme du *Carnet de voyage*, en brodant sans doute autour, mais sans s'éloigner du personnage, non encore impliqué dans une intrigue et qui donne, provisoirement, son titre à l'ébauche de roman. Un événement familial à la même date contribue tout à la fois à interrompre le travail de l'écriture (George Sand sera occupée par les tâches de réception et d'organisation), et à fournir un élément important de l'élaboration de l'intrigue. Il s'agit du mariage de son fils Maurice avec Lina, la fille de son ami le graveur Calamatta. Lina et son père arrivent à Nohant, venant de Milan, le 19 avril, « après le dîner », en fin de la journée où s'est inaugurée la rédaction du « roman du général ». George Sand s'était préoccupée de marier Maurice et c'est elle qui adresse à Calamatta une demande en mariage en bonne et due forme le 20 mars 1862. Lina répond affirmativement sans cacher sa surprise. Le mariage sera célébré le 17 mai 1862, à Nohant, dans la plus stricte intimité, sans consécration religieuse, malgré les tentatives de George Sand qui envisageait au moins une bénédiction catholique de pure forme que n'acceptent ni Maurice dont la recherche spirituelle évoluera vers le protestantisme, ni Lina, probablement influencée par son père. Cela provoque l'absence de la branche maternelle de Lina au mariage, et le désistement de plusieurs invités au « *grrrand dîner* » (*Agenda*), abstention marquant manifestement la réprobation d'un mariage non béni par un prêtre. L'*Agenda* indique au dimanche 18 mai : « il manque plusieurs invités et les convives se réduisent à 14 ». George Sand est frappée par l'acuité de ces problèmes religieux autour du mariage. Elle s'en souviendra pour *Mademoiselle La Quintinie*. Avec les Calamatta se ravive

également le thème de l'Italie, dont vient de se séparer la Savoie, et dont l'influence restera significative dans la province et dans le roman.

Se produit alors en cet été 1862 un deuxième événement, littéraire celui-ci. Commence en effet à paraître, dans la livraison du 15 août 1862 de la *Revue des Deux Mondes*, *Histoire de Sibylle*, d'Octave Feuillet, dont la parution se termine le 1^{er} octobre. Ce roman, véritable hymne au sacerdoce et à l'Église, conte le drame d'une jeune fille qui, après avoir converti sa préceptrice protestante, refuse d'épouser l'homme qu'elle aime parce qu'il ne partage pas sa foi catholique. George Sand ne tarde pas à réagir et à prendre feu et flamme, elle a lu le premier numéro dès le 17 août (elle le signale sur l'*Agenda*, sans commentaire), le deuxième le 3 septembre, jour où elle écrit à Buloz : « Je lis *Sibylle* [sic : George Sand écrira toujours le titre ainsi], il y a là... un grand talent, mais ce catholicisme me tape sur les nerfs et je trouve qu'il serait bien temps de dire son mot contre le mensonge du siècle. Je fais donc un roman qui est tout le contraire du canonique, et cela très franchement. » L'intrigue de ce roman se fonde alors sur la situation exactement inverse : un héros décidé à ne pas convoler, tant que la jeune fille aimée n'aura point renoncé, non pas à sa croyance en Dieu, mais aux excès rituels de la confession et à la croyance au dogme de l'enfer. Cette jeune fille est Lucie (prénom symbolique évoquant les Lumières), et fille du général La Quintinie. Le jeune homme est Émile (fils spirituel de Rousseau). Son père, Monsieur Dumontier, est un philosophe affirmant une religion naturelle accessible à tous, sans l'intercession du clergé. Père et fils s'opposent à l'influence morbide d'un mystérieux personnage, en civil bien que prêtre, du nom de Moreali. Il fut le confesseur de Madame La Quintinie, la mère de Lucie, qu'il a naguère aimée « d'un amour de prêtre » et qui est morte, tuée par la terreur de l'enfer. Il considère Lucie comme sa fille spirituelle, veut la soustraire au monde et au mariage, et la consacrer à la vie religieuse. George Sand est consciente du brûlot que constitue le roman, qualifié tour à tour dans l'*Agenda*, au fil de la rédaction, de « subversif » (samedi 30 août « je me remets à *M^{lle} de la Quintinie*, roman subversif »), de « terrible » (vendredi 5 septembre 1862 : « Madame travaille à son roman terrible »), de « féroce » (jeudi 2 octobre 1862 : « Madame travaille à son roman féroce »), de « terrible » à nouveau (tout au long du mois de novembre). Cela jusqu'en janvier où Manceau note le lundi 19 : « Madame a terminé son roman *La Quintinie*. »

Parallèlement à la rédaction, George Sand et Buloz se livrent à une correspondance serrée. L'éditeur, d'accord pour la publication, s'efforce

cependant avec prudence de modifier les formulations trop hardies (à titre d'exemple : « pourvu qu'elle préfère mon lit au confessionnal », que George Sand modifiera ainsi : « pourvu qu'elle me donne des enfants qui soient de moi, qu'elle préfère mon entretien au confessionnal »), il indique en Savoyard érudit des précisions sur l'abbaye de Hautecombe (« Vous vous trompez quand vous dites que ce sont des capucins qui exploitent Hautecombe, ce sont des *Bénédictins de Citeaux*. Gardez-vous de laisser cela, le clergé et les hobereaux de Savoie s'en serviraient trop contre vous »). Buloz guerrioie encore au sujet du titre, il écarte *Le Roman d'un prêtre* et *Moreali* et impose prudemment *Mademoiselle La Quintinie* (« ... dans des choses très parlantes, un titre qui n'est pas trop significatif est ce qu'il y a de mieux »). Le roman paraîtra dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars au 15 mai 1862, et le 4 juillet 1863 la *Bibliographie de la France* annonce (sous le numéro 6097) le roman en volume chez Michel Lévy frères.

Mademoiselle La Quintinie se présente donc comme un roman à thèse, pourfendant avant tout le parti clérical, en réaction au roman de Feuillet (« Mon livre est la contrepartie avec le même sujet » écrit George Sand à Buloz le 20 octobre 1862), il comporte « de grosses réalités dures et blessantes pour la majorité des dévots ». George Sand déclare « la guerre à l'hypocrisie et aux tartufes [sic] », elle dénonce la confession et le dogme de l'enfer et du diable. Mais pour autant, elle tient à garder, dans ce débat d'idées incarné par des personnages, l'épaisseur romanesque individuelle de ceux-ci. « Le roman veut de la chaleur et de la passion » (lettre à Buloz du 17 février 1863), il doit être équilibré et présenter les divers points de vue équitablement (« ... le catholique y dit tout ce qu'il croit avec autant de chaleur et de liberté que le philosophe », lettre à Buloz du 4 mars 1863). Les personnages ne sont pas manichéens, Moreali possède un charme, une séduction, une éloquence que lui reconnaissent Émile Lemontier, Henri de Valmare, son ami, ou Lucie. À la fois victime et bourreau, il recherche la vérité. Émile connaît des colères, des impatiences et les « aiguillons de la jalousie ». La portée de l'anticléricalisme de *Mademoiselle La Quintinie* en est renforcée, dépassant le niveau théorique et abstrait de discussion qui pouvait être celui de l'article de M. Laveleye *La crise religieuse au XIX^e siècle* (que Manceau et George Sand ont lu le 17 février 1863). Émile s'exprime ainsi sur la confession, dans une lettre à son père : « je regardais la confession auriculaire comme une déviation du principe, comme un accommodement du pécheur avec le ciel et du prêtre avec le pécheur ; mais je n'avais pas encore mis dans une pensée l'image du prêtre entre

Lucie et moi ». L'anticléricisme s'exprime au fil des réactions croisées des personnages et s'élève contre la confession (qui amène le prêtre jusqu'à « l'alcôve conjugale »), le célibat des prêtres, le dogme de l'enfer et du diable, l'hypocrisie des « tartufes [sic] d'aujourd'hui », et l'infailibilité papale, déjà dénoncée dans le roman *La Daniella* en 1857. Buloz peut écrire à George Sand le 5 avril 1863 : « Savez-vous qu'ici on est terriblement effarouché de *M^{lle} la Quintinie* ? Le monde antique et suranné de Chambéry n'est pas content... » La présence sur les mêmes lieux de cet état d'esprit conservateur et clérical, auquel s'était déjà heurté Buloz (notamment avec son voisin Costa de Beauregard), et des Charmettes, encore vibrantes de la pensée de Rousseau, l'auteur de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, incarne le débat entre religion et philosophie au cœur de ce roman épistolaire.

George Sand a déjà utilisé dans le roman *Jacques* (1834), avec 97 lettres (non datées), cette forme romanesque mise en œuvre par Rousseau dans *La Nouvelle Héloïse*, où le couple Julie-Saint-Preux n'est pas sans annoncer le couple Lucie-Émile de *Mademoiselle La Quintinie*. Féconde au XVIII^e siècle, où triomphent *Les Liaisons dangereuses*, cette forme littéraire peut sembler désuète au XIX^e siècle. Genre de la communication et des points de vue, le roman par lettres ne semble plus correspondre à la solitude cultivée du héros romantique. Pourtant, dans *Mademoiselle La Quintinie*, George Sand en fait un usage convaincant. Notons déjà que la partie proprement épistolaire, constituée de 27 lettres datées sur une période resserrée, du 1^{er} juin 1861 au 23 juin (George Sand retrouve là les dates de son périple savoyard), ne constitue qu'un peu plus des deux tiers du roman (237 pages sur les 347 de l'édition originale de 1863, soit 68 %), un narrateur omniscient prenant le relais pour les 110 pages finales où l'œuvre s'accélère vers le dénouement.

Qui écrit à qui ? L'expéditeur le plus prolifique est Émile, le jeune homme à conseiller (avec 10 lettres, 140 pages au total, toutes expédiées à son père, 7 à Paris et 3 à Chêneville, entre Lyon et Chambéry). Monsieur Lemontier est le destinataire le plus sollicité, outre les dix lettres de son fils, il reçoit 5 missives d'Henri de Valmaré (dont les comptes rendus objectivent en contrepoint les propos d'un Émile amoureux et passionné) et une de Lucie, qui clôt la partie épistolaire, le 23 juin 1861. Monsieur Lemontier répond 4 fois seulement, à son fils, pour un volume de 18 pages. Le deuxième pôle de correspondance s'établit entre Lucie et Moreali. Le prêtre, désigné d'abord par M^{xxx} pour préserver le mystère, écrit à 4 reprises à Lucie, qui lui répond 4 fois. Lucie écrit d'autre part à Monsieur Lemontier, nous l'avons vu, pour solli-

citer son intervention et sa venue en Savoie. Et symétriquement, Moreali écrit à Rome au père Onorio, un saint des anciens temps, prêchant le retour aux rigueurs ascétiques de l'Église primitive. Les deux « mentors », le philosophe déiste et le mystique exalté, sont donc conviés à soutenir sur place leurs disciples respectifs, ce qui met fin à la partie épistolaire, les confrontations se déroulant directement en Savoie. On note encore un court billet de dix lignes de Michel de Turdy, le grand-père chéri par Lucie, à Émile. L'ensemble des 27 lettres, où sont relatées aussi bien les interrogations métaphysiques et religieuses que les péripéties savamment agencées du roman d'amour et les menées mystérieuses de Moreali, assure un dynamisme étonnant à ces deux premiers tiers du roman. La vitesse d'échange aboutit d'ailleurs à un télescopage lorsqu'Émile, rédigeant, le 6 juin, la lettre IV à son père à Paris, reçoit, avant la fin de la rédaction de cette lettre, la lettre III de son père, expédiée du même 6 juin, de Lyon il est vrai, avant son départ pour Paris. Le courrier était rapide à l'époque ! Ainsi les lettres sont échangées entre Aix-les-Bains, Chambéry, le château de Turdy et voyagent vers Lyon, Paris, Chêneville pour le camp des Lumières et vers Rome pour celui du prêtre. Lorsque Monsieur Lemontier d'une part, le père Onorio de l'autre, rejoignent la Savoie, le roman épistolaire laisse place au narrateur traditionnel.

Le cadre savoyard est magnifiquement mis en valeur par la plume privilégiée de George Sand. Sur l'axe vertical tout d'abord, avec la « muraille dentelée appelée la chaîne des monts du *Tchat*, du Chat en langue vulgaire ». Terrienne et férue de géologie, la romancière goûte presque sensuellement les couleurs, les formes et le grain de ce « beau calcaire du Jura ». Du « toit plat du vieux château de Turdy » (qui correspond au château de Bourdeau), elle peut imaginer le travail des forces telluriques qui ont façonné ce « large et long soulèvement bosselé, fouillé, craqué et disloqué dans tous les sens, et enfin affaissé dans son ensemble désordonné, au milieu du soulèvement resté debout des montagnes environnantes ». La romancière, sous la plume d'Émile, est très sensible à l'esthétique moderne des grands travaux du chemin de fer, les huit ou dix tunnels que l'on découvre sur la rive opposée, embellie ainsi de « tourelles » et de « portiques encorbellés ». « C'est un beau spectacle que [...] cette nature savoisienne » écrit Émile à son père, avec cet ensemble imbriqué de routes, de constructions, de chalets, de manoirs, de cultures, comme celle de la vigne qui, à l'italienne « court en guirlandes sur les arbres ». Le lecteur goûtera l'ensemble de la description panoramique dans cette lettre II, mais le décor, pour enchanteur qu'il

soit, ne suscite pas seulement une jouissance esthétique, il constitue aussi le cadre idéal pour accueillir la femme aimée, comme le beau site de la vallée de l'Indre où le héros balzacien, Félix de Vandenesse, retrouve Madame de Mortsauf. « Elle était le lys de cette vallée. » Ainsi en est-il de la rencontre entre Émile et Lucie : « Je regardais ce grand, fier et doux tableau, songeant au plaisir de vivre là, près d'une femme aimée, lorsqu'une voix déjà connue comme si je l'eusse entendue toute ma vie, me fit tressaillir et frissonner : c'était Mademoiselle La Quintinie. » « Ce fut comme une apparition » ajouterait en écho Frédéric, le héros flaubertien de *L'Éducation sentimentale*. C'est la deuxième rencontre de Lucie avec Émile, mais la première en tête-à-tête.

« Ce fut à la cascade de Coux qu'eut lieu notre troisième rencontre. » La cascade est impressionnante par son harmonie, une notion esthétique primordiale pour Rousseau. Le site joue donc un rôle, au-delà de son intérêt pittoresque, dans la progression de l'intrigue. L'épisode est bien intégré dans la logique épistolaire. « Partout sur ces beaux rochers mouillés fleurit cette petite plante rose que tu aimes tant, l'érine alpestre, qui se tasse et se presse à la pierre, en lutte contre l'eau... » La petite fleur est la médiatrice affective entre le père et le fils, entre un hier dont on se souvient et un aujourd'hui rempli de la présence de Lucie. Le tête-à-tête souhaité entre les amoureux est favorisé par la topographie des rochers qui les isolent de leurs compagnons. On prétexte aussi du bruit du torrent pour s'éloigner un peu, « échanger des paroles suivies ». Et l'on se rapproche ainsi de l'érine alpestre, élément de couleur locale. George Sand s'intéresse de près on le sait à la botanique, elle demande à Buloz des plants du mont Grenier [sic pour Granier]. Dans le roman, outre l'érine alpestre de la cascade de Coux, on découvre avec les personnages les fraxinelles (sortes de vulnéraires), les grandes valérianes sauvages, le lierre (dans la chapelle de la grotte), les tilleuls de Turdy, les marronniers de Hautecombe et les châtaigniers séculaires de Ronjoux. À la cascade de Coux, « dans un paradis de fleurs et d'oiseaux », les amoureux sont seuls au monde. La « collation sur l'herbe » rejoint la tradition romanesque et picturale des déjeuners à la campagne. Le site est là encore le cadre d'un épisode important, comme le sera à la cascade de Jacob la rencontre entre Moreali et Émile, où la discussion philosophique est interrompue par le bruit de la « cascade », voix de la nature.

On découvre la ville de Chambéry de deux lieux élevés. D'abord à Lémenc, qu'Émile rejoint par un chemin très pentu en compagnie d'un Anglais mélomane, pour accéder au couvent des Carmélites, où chante

une cantatrice qui se révélera être Lucie. La musique et le chant sont une constante du roman sandien, où se détachent, comme le souligne Marielle Caors, les voix de cinq cantatrices : la Coronari (*Rose et Blanche*), Gina (*La Prima Donna*), Consuelo et Corilla (*Consuelo*), la Mozzelli (*Constance Verrier*). On retrouve également, en mineur et plutôt simples figurantes, la Persiana (*La Filleule*), une cantatrice pour qui s'enflamme Sir Lionel dans *Lavinia*, une autre qui a trompé le héros dans *Jacques*, et Olympe (*Mont-Revêche*). Lucie figure parmi les « bons amateurs », avec la Beppa des romans vénitiens, la Fiamma de *Simon*, la Sarah Owen de *Malgrétout*. Seule cette dernière n'est pas italienne, Lucie l'étant à demi, comme Lina Calamatta, cette « petite Italienne *nera nera*, chantant adorablement de sa voix de contralto » (lettre à Alexandre Dumas fils, 30 avril 1862). Émile est saisi et brisé par cette « voix surhumaine », tandis que montent en lui simultanément les affres de la jalousie envers Moreali, seul homme admis dans le sanctuaire auprès de Lucie. C'est dans cet état d'esprit contrasté qu'il découvre le panorama de la ville de Chambéry avec « ses toits d'ardoise sombre sans reflets, encadrés de fer-blanc brillant » qu'il retrouvera dans une autre tonalité et une autre lumière, vus des Charmettes (« cette petite ville aux toits d'or lamés d'argent »), avec le cadre des montagnes enneigées. Chambéry est donc doublement présentée, non dans une description académique à visée purement esthétique, mais en situation romanesque, dans des moments privilégiés liés au chant et à l'amour de Lucie, et au souvenir ému et fondamental de Jean-Jacques Rousseau.

C'est encore sous le signe de Rousseau que George Sand (« fidèle comme au père qui m'a engendré ») met en œuvre les fortes impressions que lui a laissées le lac du Bourget, contemplé panoramiquement de la Dent du Chat, et parcouru sur les petits bateaux étroits utilisés d'Aix à Hautecombe. Dans *La Nouvelle Héloïse* (4^e partie, lettre xvii), Saint-Preux et Julie se promènent en barque sur le lac Léman : « Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré m'excitait à rêver... » Elle se souvient sans doute de Chateaubriand : « Rien n'interrompait ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur l'onde... » (*Atala. Les Chasseurs*). Et s'agissant du lac du Bourget, comment ne songerait-elle pas à la *Méditation quatorzième* de Lamartine :

« Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux. »

George Sand est un être d'action et de culture. Elle ne sympathise pas particulièrement avec Lamartine, mais elle l'a côtoyé, notamment en 1848, lors des événements révolutionnaires. Lamartine participe au Gouvernement provisoire, alors que George Sand rédige plusieurs *Bulletins de la République*, dont le fameux n° 16. C'est de chez Lamartine par exemple qu'elle voit passer le 5 mars 1848 le cortège des funérailles des morts de février. Concernant notre roman, dans la longue lettre II (exposition du roman) d'Émile à son père, est évoqué « le bruit cadencé d'une paire de rames sur le lac » qui semble déclencher le cliché romantique lamartinien. Mais c'est dans un tout autre contexte que George Sand écrit. Il ne s'agit nullement d'une promenade romantique au clair de lune, sur un des plus beaux lacs du monde, mais des précautions prises par la mystérieuse embarcation du noir personnage (M^{xxx} à ce stade du roman) que le guetteur Émile observe se glisser dans la nuit complice vers la grotte où se blottit la chapelle rustique. George Sand détourne un lieu commun romantique pour en nourrir les mystères nocturnes d'un roman d'aventures plus proche d'Alexandre Dumas que du poète des *Méditations*.

Outre des sites importants qui rythment les rencontres significatives, la présence savoyarde se manifeste tout au long du roman, par les entêtes de lettres tout d'abord, et dans la quotidienneté des activités et des déplacements. Émile habite « une espèce de chalet apocryphe » près d'Aix-les-Bains. Monsieur de Turdy réside dans son château sur les rives du lac du Bourget. La grand-tante dévote de Lucie passe ses hivers à Chambéry, sa maison est « le rendez-vous de la vieille aristocratie de province ». La fontaine intermittente de l'abbaye de Hautecombe, dite des *Merveilles*, est « une attrape bien conditionnée » ! Lucie et monsieur Lemontier excursionnent en voiture avec Monsieur de Turdy du côté de La Motte et de Ronjoux. Henri, Élise et sa belle-sœur partent visiter la Grande Chartreuse, ce qui ménage un nouveau tête-à-tête entre Lucie et Émile. Le général La Quintinie loue une voiture au village du Bourget.

Au fil des notations se caractérise la manière de vivre. Henri de Valmare s'informe, à toutes fins utiles, des manières des « jeunes savoyardes ». Et surtout est mis en évidence le caractère clérical de la province, déjà souligné par Buloz à George Sand, et repris par Émile dans la lettre xxv à son père : « ... dans un pays et dans un temps où l'habitude et la mode sont pour tout ce qui porte la soutane... ». Le roman souligne également une cherté de vie déjà remarquée par George Sand. Moreali, à la recherche d'une propriété pour fonder un couvent, estime qu'avec l'habit séculier, il pourra l'obtenir à meilleur compte.

« ... les fidèles de Savoie étaient aussi jaloux de leurs intérêts que les autres... et tout vendeur exploiterait la circonstance ». On note aussi qu'après la toute récente réunion de la Savoie à la France, le Saint-Siège est inquiet de « l'esprit gallican » qui risque de s'y installer et autorise Moreali à fonder « un établissement religieux dans ce pays de Savoie ».

La province reste d'ailleurs profondément imprégnée d'Italie. Le père Onorio prêchant à Chambéry a l'oreille des Italiens d'origine et de tous ceux qui comprenaient la langue. Lucie, Française d'hier, se déclare « Italienne à demi ». Elle chante un vieil air italien. Elle aime Garibaldi, que George Sand a soutenu avec un beau texte *Garibaldi*, publié le 4 juillet 1859. On souligne dans le roman la musicalité de la langue italienne, qui favorise la poésie, le chant et l'expression lyrique. Le père Onorio a « l'accent campanien », « il y avait du Dante et du Michel-Ange dans sa vision de l'enfer ». Moreali considère l'Italie comme sa patrie. Il y a donc, au travers d'un roman épistolaire dont on aurait pu craindre qu'il évacue tous les aspects pittoresques, une vision globale de la vie et de la mentalité savoyarde en cette deuxième moitié du XIX^e siècle, qui légitime en profondeur le choix géographique où s'enracine le débat philosophique et religieux.

Lucie la Quintinie est une héroïne très proche de George Sand. Toutes deux ont connu une enfance privée de la présence du père et de la mère. Aurore Dupin a fréquenté à Paris le couvent des Dames Augustines anglaises, entre 13 et 16 ans, comme Lucie, également à Paris, au couvent de ***. Aurore figurait parmi les « diables » et Lucie est « cette enfant sauvage qui chante d'une voix de clairon à la tribune de l'orgue ». Toutes deux connaissent une vocation religieuse, intelligemment tempérée par leurs directeurs de conscience respectifs, le Père de Prémord et l'abbé Moreali. Aurore, petite-fille d'un maître oiselier parisien, soignait les oiseaux blessés qu'elle relâchait vers son dieu Corambé. Lucie, se dévouant auprès de Lucette, observe avec émotion le premier sourire de la fillette défavorisée devant le travail de nidification d'un oiseau. Les réticences instinctives de Lucie et Aurore devant le rituel, la confession ou le dogme de l'enfer esquissent un itinéraire spirituel et religieux, au terme duquel George Sand, influencée par Leroux, Michelet et Lamennais (cité dans *Mademoiselle La Quintinie*), prendra ses distances avec le catholicisme.

Dans cette Savoie où la pervenche de Rousseau fleurit encore aux Charmettes, et où le cléralisme imprègne toujours les mentalités, *Mademoiselle La Quintinie* marque un étonnant renversement de forces.

Monsieur Lemontier domine Moreali : « ... le philosophe attendit la confession du prêtre ». Le 15 décembre 1863, l'ensemble de l'œuvre de George Sand est mis à l'Index par la Congrégation, mais le 29 février 1864, à la première théâtrale du *Marquis de Villemer*, à l'Odéon, les étudiants et les ouvriers font un triomphe à George Sand, qui peut savourer la portée de son roman (lettre à Maurice et Lina Dudevant-Sand, Paris, mardi 1^{er} mars 1864, 2 heures du matin) : « Mes enfants, je reviens escortée par les étudiants aux cris de Vive George Sand, Vive *Mademoiselle La Quintinie*, à bas les cléricaux ! »

Jean Courier